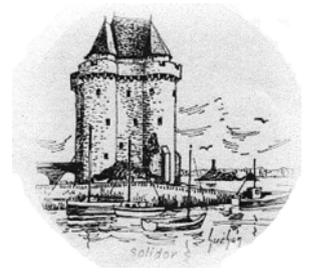


COMMUNICATION

N° 69 - Février 2022

CAP HORN AU LONG COURS

<http://www.caphorniersfrancais.fr>



Le mot du Président

Ci-contre, un autre des poèmes qu'a recueillis Claude Ollivier lors de ses voyages sur les voiliers du nickel en Nouvelle-Calédonie. Un bagnard libéré, travaillant à bord pour payer son retour en France, lui a transmis ce poème qu'il a rangé dans son carnet de chants. Mémoire de la Commune de Paris qui a valu à ce matelot improvisé d'être envoyé au gagne pendant des décennies.

Nous retrouvons ensuite Auguste Floury, mousse à bord du trois-mâts *Bretagne*, capitaine Abel Guillou. Le voilier est entré dans les eaux du cap Horn le 16 juin 1900, doublant le cap Saint Jean à l'Est de l'île des États. Tout avait bien commencé, mais le 21 « l'humeur du Cap s'est endurcie ». Auguste, trop jeune pour être de nuit à la manœuvre, nous rapporte ce que lui raconte son ami, le novice Louis Allainmat qui, lui, va faire trois quarts à la suite dans la nuit du 24 au 25 juin.

Et pour ceux qui le désirent, rendez-vous à Coutances et à Regnéville les 27 et 28 avril pour parler des Cap-Hornières et des femmes de Cap-Horniers.

Yvonnick LE COAT

Conférences :

- *Marins des voiliers cap-horniers de la Marine marchande, leur vie, leur rôle pendant la guerre de 14-18*, par Y. et B. Le Coat, **jeudi 19 mai à 18 h**, au **Musée Maritime à La Rochelle** (17), pour les Amis du Musée Maritime
- *Cap-Hornières et femmes des marins des voiliers cap-horniers de la Marine marchande entre 1850 et 1925*, par Y. et B. Le Coat, **vendredi 20 mai à 18 h**, à ... à **La Rochelle** (17), pour les Amis du Musée Maritime
- *Cap-Hornières et femmes des marins des voiliers cap-horniers de la Marine marchande de 1850 à 1925*, par Y. et B. Le Coat, **jeudi 2 juin à 14 h 30**, au **Théâtre de l'Arche à Tréguier** (22), pour l'UTL du Pays de Tréguier.

Pour renforcer sa capacité d'action

adhérez à l'association

CAP HORN AU LONG COURS



Cotisation annuelle : individu 15 €, couple 20 €, association ou institution 50 €

Contact : 9 Clos de Bures, 91440 Bures-s/Yvette

tél : 01 69 07 72 26 <mailto:by.coat@gmail.com>

L'Orpheline de Paris

Il neige, il vente, c'est décembre
Paris, assiégé, se défend.
Dans une misérable chambre
Un père embrasse son enfant.
Sur un grabat, la mère pleure.
Soudain le tambour a battu.
L'homme sort en disant : c'est l'heure !
Oh, dit l'enfant, reviendras-tu ?

Oh, fillette chérie,
Sèche, sèche tes pleurs
Je pars pour la Patrie
Et pour nos trois couleurs !

On sort en ordre de bataille,
On laisse avec déchirement.
Le canon craque, misérable,
En avant, Français, en avant !
La pauvre enfant est orpheline.
Au premier rang, son père est mort,
Et c'est au pied de la colline
Que pour toujours le héros dort.

Ton père, oh ma chérie,
Comme les nobles cœurs,
Est mort pour la Patrie,
Et pour nos trois couleurs !

Un an après, l'anniversaire
De ce triste jour arriva.

La fillette dit à sa mère :
Où donc repose mon papa ?
Je veux, ajouta la mignonne,
Que tu me donnes de l'argent
Pour apporter ma couronne.
Mon papa sera si content.

Je n'en ai pas, chérie,
Pour lui donner des fleurs,
Au nom de la Patrie
Et de nos trois couleurs.

Et dans ses chiffons la fillette
À sa poupée, en un instant,
Fit une coquette toilette
Tout de bleu, de blanc et de rouge.
Et l'enfant, sur la tombe est allée
Celle des martyrs de si durs combats
Au lieu de fleurs mit sa poupée
En murmurant tout bas, tout bas :

Accepte-t-il ma poupée ?
Dit-elle avec des pleurs.
Pour toi je l'ai drapée
Avec nos trois couleurs !

Témoignage : 1900, Auguste Floury, mousse du trois-mâts *Bretagne*. (2)

« À minuit, au lieu du “en bas qui n’est pas de quart !” attendu, c’est l’ordre “tout le monde aux cargues du petit hunier !”. Quelle déception après ce quart fatigant ! Ça grogne, en mer on dit “groumer”. Il y a des jurons, lancés contre on ne sait qui ni quoi. Contre le navire, le temps. Enfin, cela soulage. C’est la soupape de sûreté contre le trop plein de misère. Tout en groumant chacun va à son poste. C’est le métier, mais il y a des moments où cela semble dur, quitte à dire plus tard que s’il faisait toujours beau les femmes navigueraient et eux, les marins, ne trouveraient plus de place.

« Le hunier amené et cargué à serrer, on regrimpe là-haut. Avec les deux bordées, on en vient à bout malgré la neige et les rafales de plus en plus fortes. Aussitôt parés, c’est le tour du grand hunier volant. Au moment d’amener, les hommes sont aux cabestans, pour les cargues, un paquet de mer déferle et nous tombe dessus. J’ai été plaqué contre le râtelier de manœuvre au pied du grand mât, vent à tribord, me disait Louis. Cette masse d’eau me paraissait terriblement lourde et n’en finissait plus de m’aplatir.

« Un matelot perdant pied s’est retrouvé à plat ventre sur le panneau arrière, son surôit arraché est parti par-dessus bord. Un autre, pêcheur de Concarneau, Claquin, dont c’était le premier voyage au Long Cours, a été malmené et roulé en abord où il a bu la tasse. Suffoquant et soufflant, on l’a sorti de sa situation peu enviable et monté sur la dunette.

— Ma Doué, ma Doué, gémissait-il sans arrêt !

« Le Capitaine l’a examiné. Après avoir constaté qu’il n’avait rien de cassé, il lui a dit :

— Ma Doué est loin ! Il n’est jamais passé dans ces parages-ci ! Allons, va vite te changer et reviens aider les autres à la manœuvre !

« Nous sommes retournés aux cargues puis regrimpés là-haut pour serrer sous la neige et le vent qui devenait tempête. Aussitôt descendus, le Second crie l’ordre :

— À carguer la misaine !

— Pas même le temps de prendre une chique, a grogné quelqu’un.

« J’étais rompu, j’avais froid, c’était notre tour de repos qui passait, me disait Louis. Rien à dire, bon gré mal gré, il fallait surmonter sa fatigue et continuer. La misaine est, après la grand-voile, la plus importante. Quand on la ramasse c’est toujours par mauvais temps ; de ce fait, cette manœuvre est souvent délicate. Il faut prendre des précautions éviter qu’elle ne batte pour ne pas se déchirer et partir en lambeaux.

« Il paraît que c’est une vieille habitude, datant sans doute de la marine en bois, que quelqu’un lance comme plaisanterie la prière du Marseillais : “ Bonne mère de la Garde, faites que la misaine se cargue toute seule”. Sans attendre le miracle, chacun va à son poste. “C’est dans le grain, qu’on voit le marin”. Vieux dicton. C’est aux moments critiques que l’on évalue les qualités de chacun.



Comme il y a de l’émulation, que l’esprit d’équipe domine, chacun y met du sien pour venir à bout des difficultés qui se présentent. La voile carguée à serrer, on grimpe dans les haubans.

« La partie a été dure, me racontait Louis. La nuit, dans le vent, aveuglés par la neige, secoués par les coups de roulis, c’est une véritable acrobatie que d’arriver sur la vergue où l’on se répartit à tâtons. Pour se maintenir, chacun passe un avant-bras dans un des anneaux de cordage fixés à intervalles réguliers sur la filière d’envergure de la misaine. Alors commence une véritable lutte. Entre chaque cargue, la voile fait ballon. Cette grosse toile mouillée, gonflée par le vent très fort, est dure comme la tôle et n’offre aucune prise à des doigts engourdis par le froid. C’est comme si on voulait faire des pinçons à une baleine. C’est alors à coups de poings, à coups de coudes, qu’il faut arriver à y faire des plis que l’on puisse agripper afin de la ramener à soi peu à peu.

« Soudain, dans une rafale plus forte, alors qu'on croyait la tenir, elle réussit à faire lâcher prise, à se déga-ger et à son tour de prendre l'offensive en pesant sur nous de toute sa masse de bête monstrueuse vous poussant en arrière pour vous faire tomber. Ce drame, paraît-il, est arrivé, hélas, trop souvent. Tout était à recommencer !

« Le second, à ce moment, se rendant compte que ça n'allait pas, est monté. Agrippé, se tenant debout sur la vergue, il a hurlé, dans le vent, des ordres mêlés d'imprécations pas toutes très catholiques et qui sont parvenues par bribes aux oreilles des matelots. Ceux-ci, à leur tour, se sont fâchés ; alors, sacrant et jurant, dans cette lutte corps à corps contre cette bête enragée, ils ont fini par la maîtriser et la ligoter, à tours de rabans, contre la vergue. Une fois descendus, on a entendu "à boire la goutte !", ce qui était une faveur très appréciée après ces dures manœuvres.



« Mathurin avait l'impression de ne pas l'avoir volé, ce boujaron d'eau de vie qu'il appelait tafia. Pour nous, le "en bas qui n'est de quart" ne nous a guère réjouis ; il était 3 h 40 ; à 4 h nous reprenions le quart, jusqu'à 8 h. Tu peux juger, me disait mon ami, de la nuit que nous avons passée. C'est le cas de dire que nous avons eu l'aviron tordu ! Enfin c'est le sort, c'est le métier. »

Sous cette voile réduite, le navire est à la cape. Il dérive plutôt qu'il n'avance, il ne fonce plus contre les vagues. L'allure est plus souple, le bateau esquive mieux le déferlement des lames ; c'est une parade aux violents paquets de mer. Le navire, roulant bord sur bord, le pont est inondé et presque impraticable. La mer embarque à chaque coup de roulis, et tout roule furieusement d'un bord à l'autre. Pour circuler, il fallait faire vite et profiter d'un arrêt de quelques secondes de cette danse où le navire, comme hébété, marquait un temps d'arrêt comme pour reprendre haleine.

Le 7 juillet 1900 fut pour nous une journée épouvan- table dont nous devons garder le souvenir. Cela faisait trois semaines depuis que nous étions au Cap. Trois semaines de froid, passées à bourlinguer, à rouler bord à bord, à manœuvrer ; toutes ces misères avaient été endu- rées sans résultat appréciable car nous n'étions guère plus avancés que le premier jour. L'optimisme du début, dans l'espoir d'un passage rapide, s'était évanoui. Les jeunes étourdis, qui par bravade avaient pris à la légère cette déférence des anciens à l'égard de cette Majesté le Cap, auraient volontiers dit "Pouce !" et fait amende honorable pour quitter au plus vite ces parages si peu réjouissants.

Hélas ! Ce n'était pourtant qu'un prélude, un simple avant-goût de ce qui nous était réservé. Ce jour-là, le terrible Seigneur allait nous donner une démonstration en souverain absolu de sa toute puissance dans son empire.

Les plus forts, les plus endurcis, allaient s'incli- ner en toute humilité, courber la tête pour passer sous son joug en implor- rant sa grâce.

Comme pour donner raison aux anciens qui, sous les Tropiques, prédi- saient au Cap des danses aux sons d'une autre musique, l'orchestre allait être au grand complet, tous les instruments allaient donner à fond. Chacun allait pouvoir constater combien il était faible dans cette lutte inégale par rapport à ces forces brutales, déchaî- nées et aveugles.

J'ai été surpris d'être réveillé par le Capitaine,

en lieu et place de l'officier de quart :

— Mousse ! Il n'est que 4 heures, va voir si le café est prêt, tu m'enverras un bol sur la dunette.

— Oui Capitaine.

Je suis aussitôt debout, je m'habille en vitesse, je prends la verseuse à l'office. En arrivant sur la dunette, j'ai eu la respiration coupée par le vent qui soufflait en tempête. Une neige poudreuse me fouettait la figure et collait dans les rainures du pont, le rendant, avec la gîte, très glissant. Je suis parti sur le dos les jambes en l'air jusqu'en abord où j'ai été arrêté par les batayoles. Je n'ai heureusement pas lâché la verseuse, autrement elle partait à la mer. Arrivé sur l'avant, j'ai constaté que tout le monde était à la manœuvre. On carguait la misaine et cela n'avait pas l'air d'aller tout seul.

À la mayence le café était prêt. Le vieux coq couchait à même le caisson de la cuisine, où il avait plus chaud que dans sa couchette. Il s'était rendu compte de

la situation anormale et avait pris les devants pour le café. Je suis parvenu à l'arrière sans trop de difficultés, la mer ne déferlait pas encore trop fort sur le pont. J'ai préparé le bol et je suis monté l'envoyer au Capitaine sur la dunette où il se tenait à l'abri du cagnard - on appelle ainsi une toile fixée aux haubans d'artimon et derrière laquelle l'officier de quart trouve un abri tout relatif. En arrivant au vent, c'est moi qui ai pris en pleine figure le café soufflé par la rafale. J'ai prévenu le Capitaine de ma mésaventure. Je lui ai remonté un autre bol, qu'il est venu boire dans la chambre de veille.

Je ne réalisais pas très bien la situation, mais je sentais que nous étions secoués durement. Au jour, j'ai eu, par mon ami, des détails sur la situation. Nous étions assaillis par un ouragan d'une extrême violence. La misaine avait été carguée et serrée. Quand on a amené les huniers, la violence du vent était telle qu'il n'a pas été possible de les carguer, ils se sont déchirés et sont partis en lambeaux. Partis, aussi, le petit foc, le faux foc et le foc d'artimon. La misaine était serrée quand soudain un raban ayant dû lâcher à bout de vergue à bâbord, le vent pris dedans, elle a commencé à battre, à se déchirer et elle est partie peu à peu jusqu'à la moitié où un amarrage plus solide a pu résister.

Impossible d'envoyer du monde là-haut pour enrayer cette avarie ; personne n'aurait pu tenir sur la vergue par cet ouragan ; de plus, les paquets de mer inondant le coffre rendaient le pont inaccessible. Pour moi cela devenait épique.

J'avais entendu des récits de coups durs où il est souvent question de voiles emportées dans les tempêtes. À mon tour je me sentais devenir un héros qui plus tard aurait beaucoup à raconter. J'allais de temps en temps, voir ce qui se passait là-haut. L'ouragan atteignait une violence inouïe, les vagues étaient monstrueuses, la mer partait en fumée. Dans les grains, une neige dense fuyait à l'horizontale, on ne voyait plus l'avant du bateau, on roulait terriblement. Le mugissement du vent était infernal. Tout l'orchestre donnait à fond, la danse était diabolique.

Dans la matinée, des rafales plus fortes ont emporté les deux huniers fixes ; l'un après l'autre ils sont partis, toute la toile soufflée d'un seul coup dans une détonation semblable à un coup de canon. Il n'en restait que les ralingues et quelques lambeaux continuant à s'effiloche. La neige, plaquée par le vent, collait et gelait dans la mâture, formait des épaisseurs qui, par moment, se détachaient par blocs pour tomber lourdement. Le thermomètre dans la chambre de veille indiquait moins 10 degrés.

Comme il était impossible de se rendre à la cuisine, il a fallu se contenter d'un déjeuner froid : endaubage et biscuit que le Capitaine et les officiers ont vite expédié. Les matelots, une bordée après l'autre, installés dans la voilerie, ont fait le même repas. Ceux qui n'étaient pas de quart sont restés là au repos dans une attente qui devenait anxieuse. Il semblait que le déchaînement de ces puissances terribles ne devait plus s'apaiser. J'étais

beaucoup moins héros que dans la matinée, je trouvais que pour cette fois cela avait assez duré.

Soudain, retentit un sinistre appel, à vous glacer le sang dans les veines :

— Tout le monde en haut, la terre sous le vent !

suivi d'un cri déchirant :

— Maman !

cri arraché à mon ami Louis, par un réflexe devant l'imminence d'un grand danger.

En effet, dans cette situation tragique pour un navire désemparé, la terre sous le vent, c'est l'inévitable naufrage dans toute son horreur. Le navire broyé sur cette côte sauvage, par cette mer en furie. Il n'y a aucun sauvetage possible. C'est la perte inévitable dans cette mer froide, hostile et si lointaine à l'autre bout du monde. Le drame serait vite joué. Le temps de deux vagues. Comme dit Victor Hugo : "l'une a saisi l'esquif, l'autre les matelots". Et bien plus tard, en guise d'oraison funèbre dans la presse : "*Bretagne*, perdue corps et biens".

Le cœur serré, stoïque ou résigné, chacun s'est empressé de monter. Au pied de l'échelle, un matelot, attachant son suroît, m'a dit :

— Tu peux venir aussi, c'est autant pour toi que pour nous !

C'était bien ainsi que je l'entendais, le même sort nous était réservé. Je suis monté, j'ai regardé sous le vent, la neige avait cessé, j'ai aperçu une ligne noire de rochers dont le sommet se perdait dans les nuages.

Le Capitaine a tenté la seule manœuvre possible, quoique désespérée, virer de bord vent arrière. C'était courir vers la côte avec une chance de l'éviter si l'évolution se faisait assez rapidement. Puis venir du lof tribord amurés. Le navire ayant arrivé, quelques hommes ont réussi à gagner l'avant et à hisser un foc ce qui a favorisé la manœuvre.

J'ai aidé à contrebrasser le phare arrière. J'ai eu tellement froid aux mains que, je ne suis pas allé sur l'avant terminer la manœuvre. La peau intérieure des doigts est devenue blanche ; les jours suivants elle a fait des cloques et elle est tombée. Je me suis accroupi à l'entrée de la descente, m'attendant au pire, j'ai prié fermement. Quelques temps après, le Second, M. Perrodo, la manœuvre terminée, me trouvant dans cette posture, me dit :

— Qu'est-ce que tu fais là ? Allons va, tu es sauvé !

Ouf ! Sauvés ! On peut imaginer l'effet produit par ce mot dans ces circonstances où tout paraissait désespéré. C'était la grâce du condamné à mort juste au moment où il allait être exécuté.

L'alerte avait été rude. Nous étions sauvés grâce à une éclaircie providentielle qui avait permis de voir la terre juste à temps pour l'éviter et aussi à une atténuation de la violence de l'ouragan.

C'était la pointe extrême du Cap Horn que nous venions de parer, on pouvait dire qu'on l'avait frôlée de près.

À suivre